

Le Disciple bien-aimé

Moi, on m'appelle « l'autre disciple, celui que Jésus aimait ». On ne dit jamais mon nom, on ne sait ni qui je suis ni d'où je viens...

Peu importe, je possède beaucoup mieux qu'un nom : le Bien-aimé ! Anonyme peut-être, mais certainement très proche de Jésus. Oui, j'ose affirmer que je le connaissais mieux que mes compagnons, je le « sentais » mieux... Il m'était particulièrement attaché parce que je l'écoutais tranquillement, je prenais le temps de m'approcher de son mystère, de le comprendre, d'atteindre l'intimité de ses paroles...

Ce qui avait créé ce lien spécial entre lui et moi, c'était peut-être ma discrétion : je ne faisais pas le malin comme... certains ! Je ne prononçais pas de grandes déclarations d'attachement, de fidélité sans faille et jusqu'au martyre, je ne me prenais pas pour le chef ou le porte-parole du groupe...! J'étais simplement avec les Douze, un peu en marge du groupe.

J'ai bonne mémoire, j'ai tout observé avec attention et minutie, j'ai écouté avec respect. On peut me croire quand je raconte ce que j'ai vécu avec lui et reçu de lui, le Rabbi, le Seigneur !

Ce fameux premier jour, toi Marie, tu as subi un terrible choc, et tout de suite, tu as cru comprendre ce qui s'était passé : « On a volé le corps du Seigneur ! » Quelle horreur ! Admirateurs en plein délire ou ennemis craignant que son tombeau ne devienne un lieu de pèlerinage et, qui sait !, de nouveau culte ?

Alors immédiatement, Pierre et moi, nous fonçons au cimetière pour essayer de suivre les traces des voleurs ou des fanatiques, ou pour vérifier si Marie ne s'est pas trompée... Pierre a pris du poids ces dernières semaines et j'ai dix ans de moins que lui : j'arrive donc avant lui au tombeau de notre pauvre Jésus. Je n'ose pas y entrer, ça me fait peur, je ne sais pas pourquoi, ça me donne des frissons rien que d'y penser... En tout cas le tombeau est ouvert et j'aperçois des bandelettes qui traînent là, près de l'entrée. Marie avait raison : quelqu'un a emporté le corps de notre malheureux Rabbi, j'en ai les larmes aux yeux ; on ne le laissera donc jamais en paix ! Les pilleurs ont sans doute traîné le corps jusqu'à l'entrée de la grotte, laissant derrière eux des morceaux de bandelettes. C'est ignoble !

Pierre arrive. Lui, il ose entrer, plus fonceur que moi. En ressortant il ne dit rien, il est blême, ses lèvres tremblent...

Surmontant mon angoisse, j'entre après lui.

Là, mes yeux s'étant adaptés à l'obscurité, j'observe chaque recoin avec une extrême attention, je cherche quelque trace, quelque indice...

Et alors je ressens comme un éclair qui jaillit dans mon corps et mon esprit, je me fige, je suis à la fois stupéfait et inondé de lumière, tout me revient en mémoire : je me souviens comment Jésus se servait de signes pour nous faire comprendre sa mission et le projet de

son Père ! J'étais habile à lire ces signes de vie, d'espérance ; nous en parlions tous les deux, il me rappelait que le vin nouveau de Cana, par exemple, ou l'incroyable guérison à distance du fils de l'officier, ce n'étaient pas seulement des actes de puissance extraordinaires, mais des signes de la passion du Père pour la vie de tous ses enfants, heureux (comme les mariés de Cana) ou angoissés (comme le papa officier). Ces signes éclairaient ma vie et tissaient des liens privilégiés entre lui et moi.

Oui, c'est vrai, je ne rêve pas, un signe est déposé là, dans le tombeau. Comment est-il possible que Pierre n'ait pas compris ? Il l'a vu pourtant, c'est certain... Mais j'en conviens : il faut une certaine sensibilité pour passer du signe à la vérité ; le signe ne dit pas tout.

Le signe ? : Mais bien sûr :

Le linge qui était posé sur son visage mort : ce linge est à une autre place que les bandelettes, il est soigneusement roulé, rangé...

Peut-on imaginer une seule seconde que des pilleurs de tombes, des voleurs inquiets de se faire prendre aient eu l'idée saugrenue – et dangereuse – de prendre le temps, avant de s'enfuir avec le corps, de rouler soigneusement le suaire pour le ranger à part ? Et s'il s'était agi d'admirateurs de Jésus, ils auraient emporté le corps du Seigneur avec infiniment de respect, sans rien retirer de son vêtement mortuaire.

Ce linge soigneusement roulé à part me révèle ceci :

Le signe de la mort, signe d'un visage éteint, d'un regard plongé dans l'obscurité, ce signe d'un être mort est désormais rangé, roulé à part... – non pas du tout jeté, méprisé, abandonné, mais respectueusement mis de côté, car inutile désormais.

Le tombeau est vide : c'est donc que la personne tout entière du défunt vient de recevoir le vêtement d'une vie nouvelle.

Des signes dans l'Écriture auraient pu nous mettre sur la voie ; nous aurions pu saisir le refus du Père de s'incliner devant la mort. Mais enfin, comment imaginer que notre pauvre Rabbi crucifié puisse se relever ?

Je crois aujourd'hui, grâce au signe du linge. Des doutes murmureront parfois dans mon dos, c'est sûr. Alors je penserai à ce premier jour de la semaine. J'en témoignerai, je l'écrirai, le Souffle du Seigneur me portera. Ainsi la Bonne Nouvelle ne mourra pas, car je vois et je crois ! Et grâce à moi et au Souffle du Seigneur, des millions, plus tard, pourront croire sans voir – dans mille ans, dans deux mille ans, dans trois mille ans !

Je suis le Disciple Bien-aimé.

Je suis une communauté qui aime Jésus le bon Berger, qui se fortifie dans la foi, qui se souvient, qui perd courage parfois mais qui ne se sent jamais orpheline ni abandonnée.

Je suis un groupe de chrétiens qui écrit sous le nom de Jean, la plume habillée de lumière.

Je veux porter l'image de celui qui demeure chemin et vérité, pain et source de vie.

Je suis... vous !

Amen